

MONICA McCARTY

La recrue



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE



AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une autrice incontournable de la romance historique.

La Recrue

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6 – La Recrue
N° 10785
- 7 – Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS – 6

La Recrue

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE RECRUIT

Éditeur original
Ballantine Books, an imprint of The Random House Publishing
Group, a division of Random House, Inc., New York

© Monica McCarty, 2012

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2014

*À mon mari Dave, qui pense que le meilleur cadeau
de mariage pour une union durable et heureuse consiste
en un bâillon et des boules Quiès (je vous laisse deviner
qui a reçu quoi). Devant un tel romantisme, mon choix
de carrière s'explique sans doute de lui-même.
Pour en revenir au livre... Toute équipe a besoin
d'un joueur polyvalent. Après quinze ans de base-ball,
dont bon nombre à occuper ce rôle,
ce roman est pour toi !*

La garde des Highlands

Tor MacLeod, le Chef : commandant du corps d'élite et maître d'armes.

Erik MacSorley, le Faucon : marin et nageur.

Lachlan MacRuairi, la Vipère : opérations furtives, infiltration et exfiltration.

Arthur Campbell, la Vigie : reconnaissance.

Gregor MacGregor, la Flèche : tireur d'élite et archer.

Magnus MacKay, le Saint : guide de montagne et inventeur d'armes.

Eoin MacLean, le Frappeur : stratège expert en tactiques de pirate.

Ewen Lamont, le Chasseur : pisteur et traqueur d'hommes.

Robert Boyd, le Brigand : force physique et combat à mains nues.

Alex Seton, le Dragon : dague et combat rapproché.

Avant-propos

L'an 1309 de Notre-Seigneur

Trois ans plus tôt, la tentative de Robert de Bruce pour monter sur le trône d'Écosse et rendre son indépendance à son pays semblait avoir définitivement échoué. Pourtant, alors que tout jouait contre lui, avec l'aide de son corps d'élite secret baptisé la garde des Highlands, il a fait l'un des retours les plus spectaculaires de l'histoire, reprenant son royaume au nord du Tay. Après ses nombreux combats, il jouit d'un bref répit grâce à une trêve négociée avec les Anglais. En mars, il présidera son premier parlement.

Toutefois, les déboires d'Édouard II d'Angleterre avec ses barons ne le retiendront pas éternellement. La trêve a déjà été reconduite par deux fois mais, inévitablement, l'ordre de se rassembler à Berwick-upon-Tweed et de marcher sur les rebelles écossais sera lancé tôt ou tard.

Avec l'invasion imminente des Anglais et la reprise des hostilités, le jeune royaume de Robert de Bruce affrontera son premier grand défi et, une fois de plus, le roi devra compter sur les talents extraordinaires de sa garde pour vaincre l'ennemi, tant extérieur

qu'intérieur. Sa couronne a divisé la nation, mais il n'a pas perdu l'espoir de rallier tous les Écossais sous sa bannière, y compris ceux qui sont encore fidèles aux Anglais. Obtenir leur loyauté sera sans doute sa tâche la plus ardue.

Prologue

Château de Ponteland, Northumberland, Marches anglaises, septembre 1306

Qui pouvait arriver à cette heure ?

Le cœur battant, Mary noua le cordon de la robe de chambre qu'elle avait hâtivement passée sur sa chemise de nuit et dévala l'escalier à la lueur des torches. Quand on était mariée à l'un des hommes les plus recherchés d'Écosse et que celui qui le traquait était le roi le plus puissant de la chrétienté, recevoir un visiteur en pleine nuit était forcément alarmant. Son angoisse se mua en début de panique lorsqu'elle pénétra dans la grande salle. La personne qui l'y attendait se tourna vers elle en abaissant le capuchon trempé de son épaisse huque noire.

Bien que ses longs cheveux dorés soient cachés par le voile le plus hideux que Mary avait jamais vu et que ses traits délicats soient maculés de boue, elle la reconnut sur-le-champ.

Horrifiée, elle fixa le visage qui ressemblait tant au sien.

— Janet ! Que fais-tu ici ? Tu n'aurais jamais dû venir !

L'Angleterre n'était pas un endroit pour une Écossaise possédant des liens avec Robert de Bruce. Or,

Janet, à l'instar de Mary, en avait à revendre. Leur sœur aînée avait été la première épouse de Robert ; leur grand frère était marié à la sœur de Robert ; leur neveu âgé de quatre ans, l'actuel comte de Mar, était traqué avec toute la suite de la nouvelle épouse de Robert ; quant à leur nièce, elle était l'unique héritière de Robert. Rien n'aurait fait plus plaisir à Édouard d'Angleterre que de mettre la main sur une autre fille de Mar.

Devant le ton de reproche de Mary, sa sœur jumelle (née deux minutes après elle) afficha un sourire impénitent et posa les poings sur ses hanches.

— En voilà des manières de m'accueillir alors que j'ai contourné toute l'Écosse en bateau et chevauché une vingtaine de kilomètres sous une pluie battante sur une vieille carne...

— Janet ! l'interrompit Mary avec un geste impatient.

Janet avait beau faire semblant d'ignorer le danger, ce n'était qu'une posture. Alors que Mary choisissait de regarder la réalité en face, sa sœur préférait l'ignorer en espérant qu'elle ne la rattraperait pas.

Janet plissa les lèvres, comme chaque fois que Mary tentait de la raisonner.

— Enfin quoi ! s'exclama-t-elle d'un air indigné. Je suis venue pour te ramener à la maison, bien entendu !

La ramener à la maison. En Écosse. Le cœur de Mary se serra. Si cela pouvait être aussi simple !

— Walter sait-il que tu es ici ? demanda-t-elle.

Elle ne pouvait croire que leur frère l'ait autorisée à entreprendre un voyage aussi périlleux. Elle examina sa sœur plus attentivement à la lueur des chandelles.

— Et, par tous les saints, comment es-tu attifée ?

Elle aurait dû savoir qu'il ne fallait pas lui poser deux questions à la fois, cela lui donnait l'occasion de ne pas répondre à celle qui la dérangeait. Janet sourit à nouveau, ouvrit les pans de sa huque et écarta les plis de sa robe taillée dans un drap grossier en laine brune. Elle la

lissa délicatement comme s'il s'agissait d'une soierie précieuse. Compte tenu de ses goûts de luxe, son choix de tenue était d'autant plus surprenant.

— Elle te plaît ? demanda-t-elle, espiègle.

Mary, qui avait elle aussi l'amour des belles choses, fronça le nez. Était-ce des trous de mites qu'elle apercevait ?

— Bien sûr que non ! C'est affreux. Avec cette guimpe difforme, tu ressembles à une nonne. Et une nonne indigente par-dessus le marché !

Ce devait être la réponse que Janet attendait car son regard s'illumina.

— Tu trouves vraiment ? J'ai fait de mon mieux, mais ce n'était pas facile, avec...

Mary l'interrompit à nouveau avant qu'elle ne se lance dans d'autres explications. Dieu qu'il était bon de la voir ! Leurs regards se rencontrèrent et elle sentit sa gorge se nouer.

— Tu ne... tu ne devrais pas être ici.

Sa voix se brisa et, aussitôt, l'air faussement enjoué de Janet s'effaça. L'instant suivant, elles étaient dans les bras l'une de l'autre. Mary sanglotait, libérant enfin les larmes qu'elle retenait depuis six mois. Six horribles mois depuis que son mari l'avait abandonnée à ce cauchemar.

— Tu seras en sécurité ici, avait-il dit sur un ton détaché, l'esprit déjà entièrement absorbé par sa prochaine bataille.

John Strathbogie, comte d'Atholl, avait pris sa décision et rien ne pourrait le faire changer d'avis. Certainement pas elle, la femme-enfant dont il n'avait jamais voulu et l'épouse qu'il remarquait à peine.

Elle avait ravalé le peu de fierté qui lui restait pour demander :

— Pourquoi ne pouvons-nous pas partir avec vous ?

Ce visage si beau, qui avait autrefois chaviré son cœur de jeune fille, s'était tourné vers elle avec impatience.

— Je m'efforce de vous protéger, vous et David. (Leur fils, qui lui était presque aussi étranger que son épouse.) Je viendrai vous chercher quand ce sera possible. En attendant, vous êtes plus en sécurité ici, en Angleterre. Édouard n'aura aucune raison de s'en prendre à vous si la situation tourne mal.

Comment auraient-ils pu imaginer à quel point elle se gâterait ! Il était parti si confiant, si convaincu de la justesse de sa cause et si pressé d'aller au combat. Le comte d'Atholl était un héros, toujours parmi les premiers à prendre les armes au nom de la liberté. Au cours des dix dernières années, il avait participé à pratiquement toutes les grandes batailles de la longue guerre d'indépendance de l'Écosse. On l'avait emprisonné, puis contraint de se battre dans l'armée anglaise, on avait retenu son fils en otage durant huit ans, et confisqué ses terres des deux côtés de la frontière (même si elles lui avaient été restituées plus tard). Rien de tout cela ne l'avait retenu de répondre de nouveau à l'appel, cette fois pour soutenir Robert de Bruce, l'ex-beau-frère de son épouse, dans sa quête du trône.

Après deux défaites catastrophiques, l'armée de Robert était en fuite. Parce qu'il était l'un des trois comtes qui avaient assisté à son couronnement et l'avaient rejoint dans sa rébellion contre Édouard d'Angleterre, Atholl était désormais l'un des hommes les plus traqués d'Écosse.

Toutefois, il avait vu juste sur un point : Édouard ne s'était pas vengé sur l'épouse et le fils que le « traître » avait laissés derrière lui. L'enfant qui avait été retiré à Mary lorsqu'il avait six mois pour être éduqué à la cour d'Angleterre avait été autorisé à rentrer auprès d'elle un peu plus tôt dans l'année, à condition qu'il ne quitte pas leurs terres anglaises. Cependant, combien de temps encore échapperaient-ils au courroux du roi et à la souillure laissée par la trahison d'Atholl ? Chaque jour,

elle hésitait à regarder par la fenêtre, de peur de se voir encerclée par l'armée du roi.

Elle n'en pouvait plus de vivre la peur au ventre, de s'efforcer d'être courageuse. Elle pleura contre l'épaule de sa sœur, laissant toutes les émotions longtemps contenues s'échapper en gros sanglots.

Janet lui murmura des paroles de réconfort à l'oreille jusqu'à ce qu'elle se calme. Puis elle lui prit les épaules et l'écarta légèrement pour l'examiner des pieds à la tête.

— Il était temps que j'arrive ! Regarde dans quel état tu es. Tu es maigre comme un clou. De quand date ton dernier repas ?

Mary faillit sourire tant son ton lui rappelait celui de leur mère, disparue quinze ans plus tôt. Bien qu'étant la plus jeune, Janet avait toujours été protectrice. Tout au long des désillusions de son mariage, lors de l'éloignement de son fils, de la mort de leurs parents, de leur sœur et de leur frère, Janet avait toujours été là pour sécher ses larmes.

Elle n'avait pris conscience de l'ampleur de sa solitude qu'en apercevant sa sœur jumelle devant le feu, trempée jusqu'aux os et portant d'étranges vêtements.

Janet n'attendit pas la réponse de sa sœur et prit les choses en main. Elle appela une servante et lui demanda d'apporter un peu de vin, du fromage et du pain. D'abord interloquée par les visages pratiquement identiques des deux femmes, la jeune domestique s'empressa d'obéir. Quelques minutes plus tard, Mary se retrouvait assise aux côtés de sa sœur devant un plateau chargé de nourriture. Janet s'était débarrassé de sa huque et l'avait mise à sécher devant le feu. Elle portait toujours sa guimpe et son voile. En remarquant la grande croix en bois suspendue à son cou, Mary en déduisit qu'elle avait voulu se faire passer pour une religieuse.

Elle sentit sa peur revenir.

— Vraiment, tu n'aurais pas dû venir, Janet. Duncan sera furieux d'apprendre que tu t'es mise en danger.

Elle hésita un instant avant de demander :

— Comment es-tu parvenue à voyager jusqu'ici depuis le château de Tioram sans son aide ?

Janet esquissa un sourire.

— J'ai trouvé une paire d'oreilles plus compatissante.

Les deux sœurs se dévisagèrent. Mary devina rapidement.

— Lady Christina ?

Leur frère Duncan était marié à Christina MacRuairi, également connue comme la dame des Îles, l'unique héritière légitime de la seigneurie de Garmoran. Femme puissante au caractère bien trempé, elle n'hésitait pas à défier son redoutable mari si la cause lui paraissait juste.

Janet acquiesça.

— C'est elle qui m'a suggéré de me déguiser ainsi. Elle m'a fourni des hommes et un *birlinn*.

Naturellement. Seuls les Islanders de lady Christina étaient d'assez bons marins pour passer sous le nez de la flotte anglaise.

— Nous avons accosté juste au nord de Newcastle-upon-Tyne, poursuivit Janet. Là, j'ai acheté un cheval. J'ai payé douze livres pour une rosse butée qui doit avoir le double de mon âge ! Cet homme rôti en enfer pour avoir escroqué une nonne.

Elle paraissait tellement scandalisée que Mary se garda de lui rappeler qu'elle n'en était pas une.

— Du coup, j'ai mis quelques heures de plus que je n'aurais dû, continua Janet. Mais j'ai réussi. J'ai croisé une patrouille de soldats anglais et pas un seul ne m'a accordé un regard.

Dieu merci, Mary était assise. Il n'y avait que sa sœur pour lui annoncer comme si de rien n'était qu'elle avait parcouru des centaines de milles le long des côtes

traîtresses d'Écosse, puis traversé à cheval un pays ravagé par la guerre avant de tomber nez à nez avec l'ennemi.

— Ne me dis pas que tu as fait tout ce chemin seule !

Janet la regarda comme si elle était tombée sur la tête.

— Bien sûr que non ! Cailin était avec moi.

Mary gémit. Cailin avait une bonne soixantaine d'années. Ancien maître d'écurie de leur père, il avait été marié à leur nourrice. Janet le menait par le bout du nez depuis qu'elle avait deux ans. Il les protégerait toutes les deux jusqu'à la mort, mais ce n'était pas un guerrier.

Janet pouffa de rire.

— Il n'était pas ravi quand il a dû se raser le crâne pour se faire une tonsure, mais il fait un très beau moine. Je l'ai envoyé dans les cuisines pour se sécher et manger quelque chose pendant que tu prépares tes affaires et celles de David. Nous devons partir le plus rapidement possible. Je t'ai apporté une robe comme la mienne, mais j'ai bien peur qu'elle soit trop grande.

Elle l'inspecta à nouveau avec une légère grimace.

— Par sainte Bride, Mary. Tu es aussi chétive et ratacinée qu'un moineau mort de faim !

On pouvait se fier à Janet pour ne pas prendre de gants. Mary savait qu'elle avait maigri, mais elle ne se rendait compte à quel point qu'en voyant la mine affligée de sa sœur.

— Bah, elle fera l'affaire, reprit celle-ci. Pour David, je n'ai apporté qu'une cape. Il est trop petit pour jouer au moine.

Son fils avait neuf ans. Il avait été conçu lors de sa nuit de noces, alors qu'elle n'avait que quatorze ans, et était né durant l'emprisonnement de son père à la Tour de Londres à la suite de sa première rébellion. Après leur mariage, Mary n'avait pas revu son mari pendant

près de deux ans, le premier signe de ce qu'allait devenir leur union.

Elle aurait tant voulu saisir la chance que lui offrait sa sœur et l'aurait acceptée si elle avait été seule. Elle était prête à presque tout pour rentrer en Écosse. Presque. Elle devait penser à l'avenir de David. Les rébellions d'Atholl avaient privé leur fils de son enfance ; elle ne permettrait pas qu'elles le dépouillent aussi de son patrimoine. Pas tant qu'il restait une chance qu'ils sortent indemnes de ce cauchemar.

Elle sentit les larmes lui piquer de nouveau les yeux.

— Je ne peux pas, répondit-elle. Je le voudrais, mais je ne peux pas. Si nous tentons de fuir l'Angleterre, Édouard nous considérera comme des traîtres et David perdra son droit au titre de comte. Atholl viendra nous chercher quand il le pourra.

Il le ferait. Même après tout ce qui s'était passé, elle ne pouvait croire qu'il les laisserait livrés à eux-mêmes, seuls face à l'ennemi.

Janet se figea et écarquilla ses grands yeux bleus.

— Tu n'es pas au courant ?

Mary fut parcourue par un frisson prémonitoire.

— Au courant de quoi ?

— Robert est en fuite. Il s'est réfugié dans les îles grâce à l'aide de notre frère et de lady Christina. Malheureusement, l'escorte de la reine n'a pas eu cette chance. Ils ont tous été capturés à Tain voilà une semaine. Le comte de Ross a violé le sanctuaire de St. Duthac et les a fait arrêter.

Mary tressaillit devant un tel sacrilège.

— C'est pourquoi je suis venue, acheva Janet.

— Et Atholl ? demanda Mary d'une voix tremblante.

Janet n'eut pas besoin de répondre, Mary connaissait déjà la réponse. Son mari s'était forcément trouvé avec les femmes. Elles l'adoraient. Après tout, c'était un héros.

Plus maintenant. L'héroïque comte d'Atholl avait été capturé. Mary était atterrée. Malgré toutes ses désillusions et ses souffrances, elle ne pouvait oublier l'amour qu'elle avait eu pour lui autrefois. Même si ses sentiments avaient été broyés depuis longtemps, l'idée de son mari enchaîné faisait resurgir des vestiges des rêves romantiques qu'elle avait nourris.

Pourquoi, John ? Cela devait-il vraiment finir ainsi ? Elle ignorait si elle se référait à leur mariage ou à sa vie. Sans doute aux deux.

Janet posa la main sur la sienne.

— Je suis désolée. Je croyais que tu savais.

Bien qu'elle n'ait jamais apprécié le mari de Mary, elle comprenait sa peine.

— Comment aurais-je pu l'apprendre ? répondit Mary. Nous sommes seuls, ici. Sir Adam nous rend visite quand il le peut, mais il a été convoqué à la cour il y a une semaine...

Elle s'interrompt en se rendant compte que ce n'était probablement pas une coïncidence. Était-il au courant ?

Elle chassa cette pensée. Non. Sir Adam Gordon avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour les protéger, David et elle, au cours des six derniers mois, se portant même garant pour le retour de son fils au sein de sa famille. Il était l'un des plus proches amis d'Atholl. Ils avaient combattu ensemble pour l'Écosse à Dunbar et Falkirk, puis avaient servi côte à côte dans l'armée d'Édouard en Flandres, où ils avaient été vaincus. Les deux hommes avaient ensuite choisi des camps opposés lors de la rébellion de Bruce. Sir Adam était demeuré loyal au roi déposé, Jean de Balliol, puis avait rejoint leurs anciens alliés anglais contre Bruce. Néanmoins, Mary savait qu'il continuerait de veiller sur eux de son mieux, en ami fidèle.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, insista Janet. Les hommes de Christina nous attendent. Nous devons les rejoindre avant l'aube.

Mary hésita. La capture d'Atholl ne changeait rien. Ou plutôt, il semblait plus important que jamais de ne rien entreprendre dans la précipitation. D'un autre côté, attendre de savoir si la colère d'Édouard retomberait sur eux était un peu comme pénétrer dans la cage d'un lion affamé en espérant qu'il ne vous remarquerait pas.

Janet perçut ses doutes. Elle la prit par les épaules et la força à la regarder dans les yeux.

— Tu ne peux pas rester ici, Mary. Édouard est ivre de rage. Des bruits courent...

Elle s'interrompt, comme si les paroles étaient trop douloureuses.

— Quels bruits ? demanda Mary.

Les yeux de sa sœur s'emplirent de larmes.

— On raconte qu'il a ordonné que notre nièce Marjory soit enfermée dans une cage au sommet de la Tour de Londres.

Mary resta sans voix. Une cage ? Elle ne pouvait le croire, même de la part d'Édouard Plantagenêt, le « marteau des Écossais » et le roi le plus impitoyable que l'Angleterre ait connu depuis longtemps. Marjory, la fille que Robert avait eue avec leur sœur décédée, n'était qu'une enfant.

— Ce doit être une fausse rumeur.

— Hélas non, répondit Janet. Mary de Bruce et Isabella MacDuff doivent subir le même sort.

Bonté divine ! Une telle barbarie était inconcevable, surtout exercée contre des femmes. Elle avala péniblement sa salive pour tenter de déloger le nœud dans sa gorge.

Janet se tourna brusquement vers la fenêtre.

— Tu n'as rien entendu ?

Mary hocha la tête et, pour la seconde fois dans la soirée, sentit monter la panique.

— On dirait des chevaux...

Était-il déjà trop tard ? Les soldats qu'elle redoutait tant étaient-ils à leur porte ? *Une cage...*

Les deux femmes coururent vers l'une des meurtrières de la tour carrée. Dehors, il faisait sombre et il pleuvait toujours à verse, mais Mary parvint néanmoins à distinguer les silhouettes de trois cavaliers qui approchaient. Ce ne fut qu'une fois qu'ils se furent avancés dans le halo des torches se trouvant au-dessus du portail qu'elle libéra enfin le souffle qu'elle retenait depuis quelques minutes.

— C'est sir Adam !

Son soulagement fut de courte durée. Sir Adam ne débarquerait pas au milieu de la nuit sans une bonne raison. Compte tenu des circonstances, cela ne présageait rien de bon.

Quelques instants plus tard, le sénéchal de son mari fit entrer le nouveau venu dans la grande salle. Mary se précipita vers lui.

— Est-ce vrai ? Atholl a été capturé ?

Il parut surpris qu'elle en soit déjà informée, puis aperçut Janet derrière elle et comprit. Il s'inclina vers cette dernière.

— Lady Janet, que faites-vous ici ?

Avant que sa sœur ait pu répondre, Mary répéta :

— Est-ce vrai ?

Il acquiesça, et ses traits s'affaissèrent. Sir Adam n'avait que quarante ans, le même âge qu'Atholl, mais la guerre l'avait vieilli. *Comme nous tous*, pensa-t-elle. Elle n'avait que vingt-trois ans et avait parfois l'impression d'avoir vécu deux fois plus longtemps.

— Hélas, ma chère, c'est vrai. Il a été conduit dans le Kent pour être jugé à Canterbury.

Mary soupira. En choisissant de le juger dans le Kent, le roi Édouard laissait planer peu de doutes sur l'issue du procès. À l'instar de nombreux nobles écossais, Atholl possédait plusieurs terres en Angleterre, dont de vastes domaines dans le Kent. À ce titre, il avait dû prêter serment d'allégeance à la couronne d'Angleterre.

Le comte écossais serait donc jugé en tant que sujet anglais.

Les épaules de Mary retombèrent. Cette fois, le galant comte d'Atholl n'échapperait pas à la potence.

Sir Adam en semblait conscient lui aussi, mais il y avait autre chose.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

Il se tourna vers Janet.

— Vous ne devriez pas être ici. Il ne faut pas qu'ils vous voient.

Son regard alla de l'une à l'autre et il ajouta :

— Si je ne vous connaissais pas aussi bien, j'aurais du mal à vous distinguer l'une de l'autre.

Janet posa la question qui montait aux lèvres de Mary :

— Qui ne doit pas me voir ?

Sir Adam se tourna à nouveau vers Mary avec un soupir.

— C'est la raison de ma venue. J'ai devancé l'escorte afin de vous prévenir et de vous préparer. Édouard a envoyé ses hommes vous chercher, vous et David.

Mary pouvait à peine parler.

— Nous... nous sommes arrêtés ?

— Non, non. Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous effrayer. Le roi veut simplement s'assurer que l'enfant et vous êtes entre de bonnes mains.

— « Entre de bonnes mains » ! s'esclaffa Janet. Comme notre nièce Marjory ?

Sir Adam ne put masquer sa répugnance.

— Pour le moment, Édouard est aveuglé par sa colère. Il changera d'avis une fois qu'il se sera calmé. Je ne peux croire qu'il laisserait mettre une jeune fille en cage.

Il croisa le regard de Mary et tenta de la rassurer :

— Le roi ne vous blâme pas pour la trahison d'Atholl. Il sait que vous lui êtes restée loyale. En outre, après avoir passé près de huit ans dans la maison du prince

Édouard, David est comme un petit-fils pour lui. Vous ne serez pas en danger.

— Et si vous vous trompez ? demanda Janet. Êtes-vous prêt à exposer la vie de ma sœur aux coups de folie d'Édouard Plantagenêt ?

Les crises de fureur du roi étaient bien connues. Il les tenait de ses ancêtres angevins dont on disait qu'ils descendaient du diable en personne.

— Non, conclut-elle. Je la ramène à la maison.

Sir Adam sursauta.

— Est-ce vrai, lady Mary ? Vous fuyez l'Angleterre ?

Plutôt que de répondre à sa question, Mary l'implora du regard de lui dire la vérité.

— Le roi a-t-il l'intention de me prendre à nouveau mon fils pour le placer chez un autre seigneur anglais ?

Elle vit la lueur de doute dans son regard.

— Je ne sais pas, avoua-t-il.

Le cœur de Mary se serra. Même si neuf ans s'étaient écoulés, la douleur d'avoir été séparée de son bébé était encore vive.

Elle prit sa décision. Elle ne voulait pas, ne pouvait pas, supporter qu'on lui enlève à nouveau son fils. Celui-ci était déjà plus anglais qu'écossais. Elle soutint le regard de sir Adam.

— Nous aiderez-vous ?

Il hésita, ce qu'elle pouvait comprendre. Elle rechignait à lui demander de l'aide après tout ce qu'il avait déjà fait pour elle. Néanmoins, avec les hommes d'Édouard sur le point d'arriver au château, elle n'avait guère le choix.

— Est-ce vraiment ce que vous souhaitez ? demanda-t-il.

Elle acquiesça. Atholl ne viendrait plus les chercher. Elle devait se débrouiller par ses propres moyens.

Il poussa un long soupir, montrant ainsi qu'il n'était pas d'accord mais savait qu'il ne servait à rien de tenter de la dissuader.

— Je ferai de mon mieux pour les retarder, déclara-t-il.
Il se tourna vers Janet.

— Vous avez un moyen de transport ?

Janet acquiesça.

— Dans ce cas, vous feriez bien d'aller chercher David et de filer. Ils seront ici d'une minute à l'autre.

Mary se jeta à son cou, les yeux pleins de larmes.

— Merci, murmura-t-elle.

— Je dois ma vie à Atholl, répondit-il. Je ferai tout pour qu'il ne vous arrive rien.

Le cœur de Mary se gonfla de gratitude. Si seulement son mari en avait fait autant !

Le père de sir Adam était mort sur le champ de bataille de Dunbar, mais les actes de bravoure d'Atholl avaient permis à son fils de s'enfuir. Autrefois, elle avait été fière du courage de son mari et de ses prouesses au combat. Toutefois, sa fierté n'avait pas suffi. Admirer un homme de loin et être mariée à lui étaient deux choses bien différentes.

Elle enfila la tenue que Janet lui avait apportée (effectivement, elle était trop grande et pendait mollement comme un sac de jute), puis alla réveiller son fils. Si Janet remarqua la méfiance dans les yeux de David quand il regardait sa mère, elle n'en dit rien. Mary s'efforçait de se rassurer en se disant que cela prendrait du temps. Néanmoins, au bout de trois mois ensemble, le garçon continuait de tiquer chaque fois qu'elle le touchait. Cela aurait sans doute été moins douloureux s'il n'avait pas tant ressemblé à Atholl. Hormis ses cheveux clairs, l'enfant était le portrait craché de son père.

Fort heureusement, David ne protesta pas quand il fut sorti de son lit au milieu de la nuit, contraint de passer une cape en laine rêche et entraîné sous la pluie. Ayant été élevé en tant que prisonnier virtuel (même s'il avait été traité royalement), il avait appris à garder ses

pensées pour lui. Un peu trop bien, même, au goût de Mary. Son jeune fils était pour elle une énigme.

Lorsqu'il la vit, Cailin la serra fort dans ses bras. Elle réprima un sourire. Janet avait dit vrai. Avec son visage rond et jovial, et sa bedaine de chantre, il faisait un moine très crédible.

Ils laissèrent la carne que Janet avait achetée dans l'écurie et l'échangèrent contre deux des bons chevaux d'Atholl, puis ils prirent la direction de la côte est, Mary montant avec David, Janet avec Cailin.

Le parcours était laborieux et traître. La route était boueuse et il était impossible d'allumer des torches en raison de la pluie, si bien qu'ils n'y voyaient pas grand-chose. Pire encore, l'angoisse les tenaillait, aiguissant leurs sens et mettant leurs nerfs à vif. Ils sursautaient au moindre son, guettant les signes d'une poursuite.

Néanmoins, à chaque kilomètre parcouru, la tension se relâchait un peu.

Bientôt, Janet confirma ce que Mary avait pressenti.

— Nous y sommes presque. Le *birlinn* est caché dans une crique, juste de l'autre côté du pont.

Mary ne pouvait le croire. Ils allaient réussir ! Elle rentrait chez elle, en Écosse !

Au moment où ils s'engageaient sur le pont qui enjambait la Tyne, un bruit au loin lui glaça les sangs. Ce n'était pas le grondement de sabots derrière elle qu'elle avait redouté, mais un fracas de métal devant eux.

Sa sœur l'avait entendu elle aussi. Leurs regards se rencontrèrent une fraction de seconde avant que Janet n'éperonne sa monture et ne s'élance en avant avec un cri étranglé.

Mary lui hurla d'arrêter, mais Janet, Cailin accroché à elle, fonçait droit devant elle. Mary serra son fils contre elle et s'élança à son tour, s'enfonçant dans les ténèbres tandis que les bruits de combat s'amplifiaient.

— Janet, arrête !

Sa sœur allait se faire tuer. Les Anglais avaient dû repérer les Islanders et les attaquer.

Heureusement, si Janet ne réfléchissait plus, Cailin avait encore assez de bon sens pour deux. Il força leur cheval à ralentir, permettant à Mary et à David de les rattraper.

Janet tentait désespérément de reprendre les rênes au vieil homme. Mary se tenait suffisamment près pour voir la lueur frénétique dans ses yeux.

— Je dois y aller ! s'écria Janet. Il faut que je sache.

— Vous n'aidez pas les hommes en vous faisant tuer, répliqua Cailin avec une fermeté que Mary ne lui connaissait pas. Si vous vous mettez dans leurs pattes, ils ne penseront plus qu'à vous protéger au lieu de défendre leur peau.

Les yeux de Janet s'emplirent de larmes.

— Mais c'est ma faute !

— Non, c'est la mienne, déclara Mary.

C'était vrai. Elle n'aurait jamais dû en arriver là. Elle aurait dû fuir des mois plus tôt au lieu de croire que son mari viendrait les chercher. Avait-il eu une seule pensée pour eux avant de se lancer à la conquête de la gloire ?

— Qui se bat, mère ? demanda David.

Mary baissa les yeux vers le visage grave de son fils.

— Les hommes qui ont conduit ta tante jusqu'à nous.

— Cela veut dire que nous ne partons plus ?

Mary sentit son cœur se serrer en entendant la pointe de soulagement dans sa voix. Pouvait-elle lui reprocher de ne pas avoir envie de quitter l'Angleterre ? Après tout, il n'avait jamais rien connu d'autre.

Ils avaient manqué à tous leurs devoirs de parents.

Au lieu de lui répondre, elle se tourna vers sa sœur.

— Nous devons faire demi-tour et rentrer avant d'être découverts.

— Ne capitulez pas si vite, ma petite, lui dit Cailin. Les MacRuairi savent se battre.

Mais combien de temps pouvaient-ils se permettre d'attendre ?

La décision fut prise pour eux quelques instants plus tard, quand ils entendirent des chevaux venir vers eux. Les Anglais battaient en retraite. Malheureusement, les soldats fuyaient vers le pont et ils se trouvaient en travers de leur chemin.

— Vite ! s'écria Mary.

Ils firent demi-tour et repartirent au galop pour éviter les Anglais en déroute et, à en juger aux cris, les Islanders qui les poursuivaient.

Elle venait de franchir le pont quand elle entendit le cri de Janet derrière elle. Elle se retourna juste à temps pour voir Cailin tomber du cheval et s'effondrer sur les planches du tablier dans un craquement sinistre.

Tout sembla se produire simultanément. Janet arrêta sa monture au milieu du pont et sauta de selle pour aider Cailin. Celui-ci avait atterri sur le ventre, une flèche pointant hors de son dos. Mary lança un regard derrière sa sœur. La colline grouillait à présent d'hommes. Les féroces cris de guerre des Islanders transperçaient la nuit. Ils avaient rattrapé les fuyards et la berge était désormais transformée en champ de bataille.

À travers le vacarme des armes, Mary cria à sa sœur :

— Viens ! Laisse-le ! Tu ne peux plus rien faire pour lui.

Les Anglais arrivaient droit sur Janet. Elle allait se faire piétiner.

Mary se trouvait à une douzaine de mètres de sa sœur. Lorsqu'elle croisa son regard, elle comprit que Janet ne quitterait pas Cailin. Elle tenta vainement de le soulever par les épaules.

Mary fit volter sa monture, résolue à traîner sa sœur hors du pont, de force si nécessaire. Au même instant, elle crut entendre une voix crier « Non ! » derrière elle. Puis une terrifiante détonation ébranla l'air, faisant ruer son cheval.

Elle cria, étreignit David d'un bras tout en s'accrochant au pommeau de la selle pour ne pas être désarçonnée. Elle était à peine parvenue à maîtriser sa monture qu'un éclair aveuglant s'abattit sur le pont, accompagné d'un étrange grondement de tonnerre comme elle n'en avait encore jamais entendu.

Mon Dieu ! Janet !

Elle vit avec horreur le pont se transformer en une boule de feu et sa sœur disparaître de sa vue. La dernière chose dont elle se souvint fut d'avoir étreint David contre elle tandis qu'ils étaient projetés en arrière et tombaient de cheval.

Lorsqu'elle reprit conscience, des heures plus tard, elle était au chaud et au sec dans sa chambre. Elle crut d'abord avoir fait un cauchemar. Puis elle comprit que le cauchemar ne faisait que commencer.

Cailin était mort et sa sœur était portée disparue, présumée morte elle aussi, emportée par la rivière après l'effondrement du pont. La voix qu'elle avait entendue était celle de sir Adam. Il était arrivé juste à temps pour la voir vider les étriers. David n'avait rien eu mais Mary s'était heurté la tête contre une pierre et s'était évanouie. Son dos était en piteux état.

Pourtant ses blessures étaient le moindre de ses soucis. Sans la présence de sir Adam, les semaines qui suivirent auraient été plus que précaires.

Il la protégea de la colère du roi en affirmant qu'elle avait été enlevée par les hommes de Bruce, puis l'implora de la laisser se remettre du choc avant d'entreprendre le voyage jusqu'à Londres. Mary et David ne furent donc conduits à la cour qu'en novembre. Elle eut presque deux mois entiers avec son fils avant qu'ils ne le lui prennent de nouveau et qu'il soit emprisonné dans la maison du prince de Galles pour y servir de page.

Elle quitta la cour pour rentrer à Ponteland (où elle avait ordre de rester) le 14 novembre, une semaine après l'exécution de son mari. Le comte fut pendu à un

gibet surélevé par déférence à son « haut » rang, la réponse cruelle d'Édouard à Atholl qui avait fait valoir leurs liens de parenté. En passant devant le corps de garde du pont de Londres, elle veilla à ne pas lever les yeux afin de ne pas voir la tête de son mari plantée sur une pique près de celles des autres traîtres écossais (ou héros selon le côté de la frontière où l'on vivait), William Wallace et Simon Fraser.

Le beau et fringant chevalier avait brandi son épée pour une dernière noble cause. Mary avait laissé son amour pour Atholl derrière elle depuis longtemps, aussi fut-elle surprise par l'ampleur de sa douleur. Pourtant, derrière le chagrin, il y avait également de la colère pour ce qu'il leur avait fait.

On lui avait dit qu'elle avait de la chance de ne pas avoir été envoyée dans un couvent comme les autres épouses et filles de traîtres. Sa « loyauté », l'affection du roi pour son fils et la caution de sir Adam l'avaient épargnée. Sans la promesse qu'elle s'était faite, elle aurait accueilli avec soulagement la vie de recluse et la solitude du cloître, loin du tumulte de la guerre qui lui avait pris son père, son frère et à présent son mari. Mais elle s'était juré de voir son fils récupérer son titre de comte et de ne jamais cesser de chercher sa sœur. Son cœur refusait de croire à sa mort.

En revanche, la vie qu'elle avait connue jusqu'ici était bel et bien terminée.

1

*Juin 1309. Newcastle-upon-Tyne, Northumberland,
Marches anglaises*

Mary tendit au marchand le paquet qui représentait près de trois cents heures de travail et attendit patiemment tandis qu'il examinait les aumônières, les rubans et les coiffes avec la même minutie et le même soin du détail que la première fois qu'elle lui avait apporté ses articles trois ans plus tôt.

Lorsqu'il eut fini, le vieil homme croisa les bras sur son torse et la fixa avec un air de reproche.

— Vous avez fait tout ça en quatre semaines ? J'espère que vous avez une armée de fées pour vous aider la nuit, ma dame, car vous m'aviez promis de lever le pied ce mois-ci.

— Je ralentirai le mois prochain, l'assura-t-elle. Après la fête des moissons.

— Et pour la Saint-Michel ? demanda-t-il.

Il faisait allusion à la grande foire qui se tenait à la fin de septembre.

Son air renfrogné la fit sourire. Il s'efforçait de l'impressionner mais, avec sa corpulence et son visage bienveillant de grand-père, il n'était pas très efficace.

— Après la Saint-Michel, je serai tellement paresseuse que je serai contrainte d'acheter une indulgence au père Andrew pour que mon âme ne coure pas un danger éternel.

Il tenta de conserver son air réprobateur, sans grand succès, puis éclata de rire. Il secoua la tête comme un père gâteux devant sa fille désobéissante.

— Je voudrais bien voir ça.

Il lui tendit une bourse contenant la somme convenue.

Elle le remercia et la glissa dans l'escarcelle suspendue à sa ceinture. Son poids était réconfortant.

Il arqua un sourcil broussailleux dans lequel pointaient de longs poils gris.

— Vous n'auriez pas besoin de travailler si dur si vous acceptiez des commandes. Offrir une aussi belle broderie en *opus anglicanum* aux paysans, c'est donner du lard aux cochons.

Il avait fait une telle moue de dégoût que Mary eut du mal à se retenir de rire. Ses clients n'étaient pas des paysans, mais des membres de la classe marchande naissante, des gens comme lui, qui contribuaient à faire de Newcastle-upon-Tyne un bourg de plus en plus important.

Les marchés et les foires telles que celle qui se tenait aujourd'hui comptaient parmi les meilleurs au nord de Londres. L'échoppe de John Bureford, pleine de riches étoffes et d'accessoires, était l'une des plus réputées. D'ici une heure, elle serait pleine à craquer de jeunes femmes cherchant les dernières tendances de la mode de Londres et du continent.

Il saisit l'un des rubans et le lissa entre ses doigts. C'était une bande d'épais velours couleur grenat sur lequel elle avait brodé un motif de feuilles de vigne au fil d'or.

— Même sur ces articles, elles remarquent la qualité du travail. Les dames de la ville se battraient pour être la première à avoir un surcot ou une tenture brodée par

vos soins. Même l'ourlet d'une chemise pourrait les satisfaire. Laissez-moi vous arranger ça ; vous n'aurez qu'à fixer votre prix.

Elle se figea, sentant ses anciennes peurs revenir, et demanda à voix basse :

— Vous ne leur avez rien dit, n'est-ce pas ?

Il parut vexé.

— Je ne comprends pas votre désir de rester anonyme, ma dame, mais je respecte notre accord. Personne n'a besoin de savoir qui vous êtes. Mais êtes-vous bien sûre de ne pas vouloir confectionner quelques articles spéciaux ?

Mary secoua la tête. Préserver son intimité était plus important que quelques pièces de monnaie supplémentaires. Trois ans plus tôt, elle s'était retrouvée livrée à elle-même, affreusement mal préparée à affronter sa nouvelle situation, avec à peine quelques livres en poche. Elle aurait pu aller quémander auprès du roi, comme d'autres dans sa position avaient été contraints de le faire, mais elle ne voulait pas attirer l'attention sur elle. Le meilleur moyen de se retrouver prisonnière d'un autre mariage politique était de faire appel aux caisses royales. Elle aurait pu s'adresser à sir Adam (il lui avait souvent offert son aide), mais il s'était déjà suffisamment compromis pour elle.

Les fermages du château suffisaient à peine à payer les serviteurs et à les nourrir, sa femme de chambre et elle. Elle avait donc dû chercher une autre source de revenus. *Que ferait Janet à ma place ?* Elle se posait régulièrement la question, cela l'aidait à trouver des solutions.

Jeune noble ayant toujours vécu une vie protégée, peu instruite et sans compétences particulières, ses options étaient limitées. La seule chose qu'elle maîtrisait était la couture. Elle et sa sœur avaient toujours été douées pour cela et, même si cela réveillait des souvenirs douloureux, elle s'était mise à broder de petits

articles tels que des rubans, des coiffes puis des petits sacs. Des objets qui n'attireraient pas l'attention sur l'ouvrière.

Malheureusement, cette dernière partie de son plan avait échoué et ses « colifichets » avaient été remarqués. Elle n'était toutefois pas encore en danger. Édouard II ne semblait pas nourrir la même haine que son père à l'égard d'Atholl et des autres « traîtres écossais ». Jusqu'à présent, le nouveau roi la laissait tranquille. Elle entendait bien que cela ne change pas.

— J'ai tout ce dont j'ai besoin, répondit-elle.

Elle fut elle-même surprise de constater que c'était le cas.

Elle aurait facilement pu s'effondrer après avoir perdu sa sœur et son mari, après qu'on lui avait à nouveau enlevé son fils et qu'elle s'était retrouvée piégée seule dans un pays ennemi. Elle esquissa un sourire doux-amer. À sa place, Janet se serait débattue dans ses liens de velours et n'aurait cessé de s'insurger contre l'injustice de son sort. Mary avait toujours été la plus pragmatique des deux, elle prenait les choses comme elles étaient plutôt que d'essayer de les changer. Elle ne perdait pas de temps à déplorer ce sur quoi elle n'avait pas de pouvoir. Les désillusions de son mariage avaient façonné ce fatalisme.

Ses tentatives pour retrouver sa sœur n'avaient toujours rien donné et ses retrouvailles avec son fils étaient douloureusement rares. Néanmoins, elle avait peu à peu reconstruit sa vie en Angleterre. Une vie calme et paisible, loin de la destruction et de la guerre.

La peur permanente qui avait accaparé son existence du temps d'Atholl avait disparu, ainsi que la souffrance d'être mariée à un homme qui la remarquait à peine. Sans elles, le poids qui pesait sur ses épaules s'était allégé. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas de père ni de mari pour contrôler chacun de ses gestes, ni de sœur pour la protéger. Peu à peu, elle avait pris de

l'assurance et découvrit que l'indépendance lui convenait. Elle aimait être seule.

Les jours avaient pris un rythme tranquille. Elle vaquait à ses tâches de châtelaine et travaillait sa broderie dès qu'elle trouvait un moment de libre. Elle s'était accommodée de sa situation et était, sinon heureuse, du moins sereine. Les seules choses qu'elle désirait étaient des nouvelles de Janet et plus de temps avec son fils. Sur ce dernier point, elle espérait que sir Adam lui apporterait bientôt de bonnes nouvelles.

Il était inutile d'attirer davantage l'attention sur elle en acceptant des commandes.

Le marchand la dévisagea comme si elle avait blasphémé.

— Besoin ? Qui parle de besoin ? Abondance de biens ne nuit jamais. Comment ferais-je une bonne commerçante de vous avec ce type de discours ?

Son ton outragé la fit rire et le vieil homme parut soudain ravi.

— Ça fait du bien de vous voir rire, ma dame. Vous êtes trop jeune pour vous cacher sous ces vêtements sombres. Regardez-moi ce voile !

Elle n'avait que vingt-six ans, mais en paraissait dix de plus. Du moins, c'était l'effet qu'elle recherchait. Il fit la grimace et saisit l'un de ses rubans.

— Vous confectionnez ces jolies choses pour les autres, alors que vous n'en portez pas vous-même. Cette fois, laissez-moi vous trouver une belle étoffe colorée...

— Pas aujourd'hui, maître Bureford, l'interrompit-elle.

C'était une habitude entre eux, comme un refrain qui tournait autour de ses tenues et du fait qu'elle travaillait trop. À l'instar de son comportement, son allure visait à passer inaperçue. Il était si facile de transformer le joli en quelconque. Des vêtements noirs et sans forme, d'épais voiles et des guimpes de couleur sombre qui ne lui allaient pas au teint, de longues heures nocturnes

à broder à la lueur de la chandelle et, surtout, une maigreur qui lui creusait les joues et durcissait ses traits normalement doux. *Comme un moineau affamé*. Si Janet avait été là, elle l'aurait assise devant une pile de tartelettes et lui aurait interdit de se lever avant d'avoir pris douze kilos.

Le vieil homme parut vouloir insister, mais leur différence de rang le retint.

Elle prit soudain conscience de l'heure et déclara :

— Il faut que j'y aille.

L'aube cédait le pas à la matinée et des acheteurs commençaient à affluer autour des étals.

La journée promettait d'être radieuse. Mary avait appris à aimer le nord de l'Angleterre en été. La campagne verdoyante n'était pas si différente de celle qui environnait le château de Kildrummy, dans le nord-est de l'Écosse, où elle avait grandi. Elle repoussa la montée de nostalgie avant qu'elle prenne forme. Il était plus simple de ne pas penser à sa vie d'avant.

— Attendez, j'ai quelque chose pour vous.

Avant qu'elle ait pu protester, il disparut dans la tente qu'il avait dressée derrière son échoppe, la laissant seule pour surveiller sa marchandise. Elle sourit en l'entendant marmonner tandis qu'il fouillait dans son bric-à-brac. Elle se demandait comment il parvenait à retrouver quoi que ce soit dans cet amoncellement de coffres et de boîtes.

Inconsciemment, elle balaya la foule du regard à la recherche d'une silhouette féminine de taille moyenne et à la chevelure blond doré. Elle se demanda si elle réussirait un jour à se trouver dans un lieu public sans espérer apercevoir Janet. C'était toujours la même déception. Sir Adam l'avait suppliée de cesser de se torturer ainsi mais, même si ses recherches n'aboutissaient à rien, Mary ne pouvait accepter que sa sœur ne soit plus de ce monde. Elle le sentirait forcément... non ?

Elle se tourna en entendant un bruit et vit une femme avec deux enfants examiner des rubans colorés de l'autre côté de la table. À leurs vêtements, elle devina qu'ils n'avaient pas les moyens des clients habituels de Bureford. La femme devait être l'épouse d'un fermier. Elle paraissait épuisée. Elle portait un enfant dans ses bras, un nourrisson d'environ six mois, et tenait l'autre par la main, une fillette de trois ou quatre ans qui fixait les rubans comme s'il s'agissait d'une pile de pièces d'or. Elle voulut en prendre un et sa mère la tira en arrière.

— Non, Beth. On ne touche pas.

Soudain, une autre fillette jaillit d'entre ses jupes, attrapa une poignée de rubans de sa petite main potelée et déguerpit à travers la foule.

La jeune mère poussa un cri horrifié.

— Meggie, non !

Elle aperçut Mary et, pensant qu'elle était la vendeuse, elle lui fourra le bébé dans les bras et lui tendit la main de la fillette.

— Je suis désolée. Je vais vous les rapporter.

Tout s'était déroulé si vite que Mary mit quelques instants à se rendre compte qu'elle tenait deux enfants. Elle ne savait pas qui était le plus choqué, elle ou les bambins. Le nourrisson et la fillette la dévisageaient d'un air perplexe, semblant se demander s'ils n'allaient pas se mettre à pleurer.

Elle regarda le bébé avec émotion, se souvenant de ces moments brefs et précieux qu'elle avait eus avec David après sa naissance. Le nourrisson avait le même regard. Elle avait été terrifiée par son propre enfant, par ses pleurs, par les moindres sons qu'il émettait dans son sommeil ; elle avait craint de ne pas savoir le tenir, que sa nourrice n'ait pas assez de lait.

Qu'on le lui enlève.

Elle repoussa ce souvenir. Cela faisait longtemps. Elle était si jeune alors...

À présent, cela appartenait au passé.

Le bébé l'étudiait avec des yeux ronds. David était plus jeune que lui quand on l'avait emmené. Elle ne se souvenait pas d'avoir tenu un autre nourrisson depuis. Elle avait oublié cette sensation, la manière dont ils s'accrochaient instinctivement à votre poitrine, cette agréable chaleur, la douce odeur de bébé.

Ayant apparemment décidé qu'elle ne représentait pas une menace, l'enfant lui adressa un grand sourire édenté et se mit à babiller comme un mouton.

— Ba... ba... ba...

Attendrie, Mary lui sourit. Il (ou elle, car il était impossible de le deviner à cet âge) était un adorable petit diable, avec de grands yeux bleus, un fin duvet de cheveux châains et de grosses joues roses. Dodu à souhait, il débordait de santé et pesait de tout son poids sur son bras.

Elle sentit soudain qu'on la tirait par la main. Elle avait presque oublié la fillette. Celle-ci semblait avoir décidé de ne pas pleurer non plus et lui indiqua :

— Il veut sa balle.

Mary fut légèrement prise de court. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'elle soit en âge de parler. En outre, l'enfant possédait une assurance étonnante.

— Malheureusement, je n'en ai pas.

Elle chercha vainement quelque chose qui ressemblerait à un jouet sur la table, puis se souvint de la petite bourse en cuir que Bureford lui avait donnée. Elle fouilla dans son escarcelle et la sortit.

— Tu crois que cela fera l'affaire ?

Elle agita le petit sac devant le visage du nourrisson et fut récompensée quand il se mit à battre des mains en riant. Il l'attrapa et le secoua vigoureusement pour faire tinter les pièces qu'il contenait. Elle espérait que le cordon était solidement noué.

La fillette, Beth, sembla lire dans ses pensées.

— Faudrait pas qu'il l'ouvre. Il fourre tout dans sa bouche, surtout ce qui brille. Il a failli s'étouffer avec un farthing la semaine dernière.

Mary plissa le front. Elle n'y avait même pas pensé. Cette petite fille s'y connaissait mieux qu'elle en nourrissons. Elle devait également être plus âgée qu'elle ne l'avait cru.

— Quel âge as-tu ?

— Quatre ans et demi, répondit fièrement l'enfant.

Devinant à nouveau ses pensées, elle ajouta :

— Mon papa dit que je suis petite pour mon âge.

Son regard ne cessait de revenir vers les rubans.

— Tu peux en toucher un, si tu veux, lui dit Mary.

Les yeux de Beth s'agrandirent comme des soucoupes. Avant que Mary puisse changer d'avis, elle en saisit rapidement un, rose vif brodé de fleurs en fil d'argent. Elle le tint entre ses doigts avec une telle révérence que Mary ne put s'empêcher de sourire.

— Tu as très bon goût. Tu as choisi le plus joli du lot.

Le sourire de la fillette lui fendit le cœur et elle sentit une puissante vague de nostalgie l'envahir. *N'y pense pas. C'est du passé...*

La mère revint, le souffle court, et se confondit en excuses. Elle tenait fermement la petite voleuse par le poignet.

— Je suis vraiment confuse, répéta-t-elle en déposant la poignée de rubans froissés sur la table.

Elle reprit ensuite son bébé, laissant Mary comme... dépossédée.

Elle se ressaisit rapidement et esquaissa un sourire compatissant.

— Ma pauvre, vous devez être débordée.

Soulagée de voir qu'elle la comprenait, la femme lui retourna son sourire.

— Et encore, vous n'en voyez ici que la moitié. J'ai trois autres garçons qui sont en train d'aider leur père avec le bétail.

Elle remarqua soudain la bourse que tenait le nourrisson et écarquilla des yeux aussi grands que ceux de sa fille.

— Willie ! Où as-tu volé ça ?

— Ce n'est rien, répondit Mary en la reprenant. C'est moi qui la lui ai donnée pour l'occuper.

Devinant qu'elle allait avoir une réaction similaire en apercevant le ruban dans les mains de sa fille, elle se hâta d'ajouter :

— J'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient. J'aimerais que Beth le garde.

La femme protesta que c'était beaucoup trop précieux et Mary insista :

— S'il vous plaît, cela me fait plaisir. Elle... elle me rappelle quelqu'un.

Elle ne s'en était pas rendu compte plus tôt, mais la fillette leur ressemblait, à Janet et à elle, quand elles étaient enfants. Avec ses cheveux fins et dorés, ses grands yeux bleus et ses petits traits délicats...

Percevant l'émotion derrière son offre, la jeune mère la remercia et s'éloigna avec sa marmaille.

— Je vous laisse seule quelques minutes et vous distribuez gratuitement ma marchandise ? J'abandonne. Vous ne serez jamais commerçante.

Mary se tourna et découvrit Bureford qui l'observait. En dépit de ses paroles, son ton n'avait rien de réprobateur. À la lueur navrée dans son regard, elle devina qu'il en avait vu plus qu'elle ne l'aurait souhaité.

Elle rassembla les morceaux épars de ses émotions et les rangea à leur juste place. Cette partie de sa vie était terminée. Elle avait été épouse et mère, et cela s'était soldé par un échec dans les deux cas. Il était inutile de s'appesantir sur le passé. Néanmoins, le bref incident avait provoqué des remous dans sa vie tranquille, lui rappelant tout ce qu'elle avait perdu.

Elle ne pourrait jamais réparer l'enfance de David, mais elle était résolue à jouer un rôle dans son avenir.

Si les rares fois où ils s'étaient vus au cours des dernières années ne les avaient pas rapprochés, elle espérait que cela changerait. Bientôt, son fils quitterait la maison royale pour commencer son apprentissage d'écuyer. Sir Adam faisait son possible pour qu'il soit placé chez l'un des barons du nord de l'Angleterre, plus près d'elle.

Le marchand lui tendit une petite boîte en bois.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Ouvrez-la.

Elle s'exécuta et eut un mouvement de surprise. Elle souleva délicatement de l'écrin en soie deux verres ronds cerclés de corne et reliés par un rivet central.

— Vous les avez trouvés !

Il acquiesça, ravi de sa réaction.

— Je les ai fait venir d'Italie.

Mary les plaça devant ses yeux et, comme par magie, le monde devint soudain plus grand. Des *occhiale*. Ces lunettes avaient été inventées par un moine italien une vingtaine d'années plus tôt et il était encore difficile de se les procurer. Elle en avait parlé un jour à Bureford, après s'être rendu compte que les longues heures de travail à la chandelle lui fatiguaient les yeux. Elle avait de plus en plus de mal à distinguer les points minuscules.

— Elles sont magnifiques, s'extasia-t-elle.

Elle les rangea dans leur écrin et se jeta au cou du marchand pour le serrer dans ses bras.

Il émit un petit gloussement.

De telles manifestations d'affection n'étaient pas dans ses habitudes, du moins pas depuis son enfance, et elle était surprise par l'émotion qui lui étreignait le cœur. Elle prit conscience qu'elle éprouvait plus de tendresse pour le vieux marchand qu'elle n'en avait eu pour son propre père.

L'espace d'un instant, ses bras se resserrèrent autour de lui comme si elle s'accrochait à une bouée en pleine mer.